

**УИЛЬЯМ
ШЕКСПИР**

LA VIE ET LA
MORT DU ROI
RICHARD III

Уильям Шекспир
La vie et la mort du roi Richard III

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=25450756

La vie et la mort du roi Richard III:

Содержание

TRAGÉDIE	4
TRAGÉDIE	10
ACTE PREMIER	13
SCÈNE I	13
SCÈNE II	21
SCÈNE III	33
SCÈNE IV	50
Конец ознакомительного фрагмента.	52

William Shakespeare

La vie et la mort du roi Richard III

TRAGÉDIE

NOTICE

SUR LA VIE ET LA MORT DE RICHARD III

Richard III est l'un de ces hommes qui ont fait sur leur temps cette impression d'horreur et d'effroi toujours fondée sur quelque cause réelle, bien qu'ensuite elle porte à exagérer les réalités. Hollinshed le met au nombre de «ces personnes mauvaises qui ne vivront une heure exemptes de faire et exercer cruauté, méchef et outrageuse façon de vivre.» Sans doute, et la critique historique en a fourni la preuve, la vie de Richard a été chargée de plusieurs crimes qui ne lui ont pas appartenu; mais ces erreurs et ces exagérations, fruit naturel du sentiment populaire, expliquent, sans la justifier, la bizarre fantaisie qu'a eue Horace Walpole

de réhabiliter la mémoire de Richard, en le déchargeant de la plupart des crimes dont on l'accuse. C'est là une de ces questions paradoxales sur lesquelles s'échauffe l'imagination du critique qui s'en est laissé saisir, et où la plus ingénieuse discussion ne sert ordinairement qu'à prouver jusqu'à quel point l'esprit peut s'employer à embarrasser la marche simple et ferme de la vérité. Sans doute il ne faut pas juger un personnage de ces temps de désordre d'après les habitudes douces et régulières de nos idées modernes, et beaucoup de choses doivent être mises sur le compte de l'entourage d'hommes et de faits au milieu desquels apparaissent les caractères historiques; mais lorsqu'à l'époque où a vécu Richard III, après les horreurs de la Rose rouge et de la Rose blanche, la haine publique va choisir un homme entre tous pour le présenter comme un modèle de cruauté et de perfidie, il faut assurément qu'il y ait eu dans ses crimes quelque chose d'extraordinaire, ne fût-ce que cet éclat que peut y ajouter la supériorité des talents et du caractère qui, lorsqu'elle s'emploie au crime, le rend à la fois plus dangereux et plus insultant.

L'opinion généralement établie sur Richard a pu contribuer au succès de la pièce qui porte son nom: aucun peut-être des ouvrages de Shakspeare n'est demeuré aussi populaire en Angleterre. Les critiques ne l'ont pas eu général traité aussi favorablement que le public; quelques-uns, entre autres Johnson, se sont étonnés de son prodigieux succès; on pourrait s'étonner de leur surprise si l'on ne savait, par expérience, que le critique, chargé de mettre de l'ordre dans les richesses dont le public a

joui d'abord confusément, s'affectionne quelquefois tellement à cet ordre et surtout à la manière dont il l'a conçu, qu'il se laisse facilement induire à condamner les beautés auxquelles, dans son système, il ne sait pas trouver une place convenable.

Richard III présente, plus qu'aucun des grands ouvrages de Shakspeare, les défauts communs aux pièces historiques qui étaient avant lui en possession du théâtre; on y retrouve cet entassement de faits, cette accumulation de catastrophes, cette invraisemblance de la marche dramatique et de l'exécution théâtrale, résultats nécessaires de tout ce mouvement matériel que Shakspeare a réduit, autant qu'il l'a pu, dans les sujets dont il disposait plus librement, mais qui ne pouvait être évité dans des sujets nationaux d'une date si récente, et dont tous les détails étaient si présents à la mémoire des spectateurs. Peut-être en doit-on admirer davantage le génie qui a su se tracer sa route dans ce chaos, et diriger à travers ce labyrinthe un fil qui ne s'interrompt et ne se perd jamais. Une idée domine toute la pièce, c'est celle de la juste punition des crimes qui ont ensanglanté les querelles d'York et de Lancaster. Exemple et organe à la fois de la colère céleste, Marguerite, par les cris de sa douleur, appelle sans cesse la vengeance sur ceux qui ont commis tant de forfaits, sur ceux même qui en ont profité; c'est elle qui leur apparaît quand cette vengeance les a atteints; son nom se mêle à l'effroi de leurs derniers moments, c'est sous sa malédiction qu'ils croient succomber autant que sous les coups de Richard, sacrificateur du temple sanglant dont Marguerite est la sibylle, et qui lui-même

tombera, dernière victime de l'holocauste, emportant avec lui tous les crimes qu'il a vengés et tous ceux qu'il a commis.

Cette fatalité qui, dans *Macbeth*, se révèle sous la figure des sorcières, et dans *Richard III* sous celle de Marguerite, n'est cependant en aucune façon la même dans les deux pièces. Macbeth, entraîné de la vertu dans le crime, offre à notre imagination l'image effrayante de la puissance de l'ennemi de l'homme, puissance soumise cependant au maître éternel et suprême qui, du même coup dont il décide la chute, prépare la punition. Richard, agent bien plus direct, bien plus volontaire de l'esprit du mal, semble plutôt jouter avec lui que lui obéir; et dans ce jeu terrible des pouvoirs infernaux, c'est comme en passant que s'exerce la justice du ciel jusqu'au moment où elle éclatera sans équivoque sur l'insolent coupable qui s'imaginait la braver en accomplissant ses desseins.

Cette différence dans la marche des idées se peint dans tous les détails du caractère et de la destinée des personnages. Macbeth, une fois tombé, ne se soutient que par l'ivresse du sang où il se plonge toujours davantage; et il arrive à la fin fatigué de ce mouvement étranger à sa nature, désabusé des biens qui lui ont coûté si cher, et ne puisant que dans l'élévation naturelle de son caractère la force de défendre ce qu'il n'a presque plus le désir de conserver. Richard, inférieur à Macbeth pour la profondeur des sentiments autant qu'il lui est supérieur par la force de l'esprit, a cherché, dans le crime même, le plaisir d'exercer des facultés comprimées, et de faire sentir aux autres une supériorité ignorée

ou dédaignée. Il trompe à la fois pour réussir et pour tromper, pour s'assujettir les hommes et pour se donner le plaisir de les mépriser; il se moque de ses dupes et des moyens qu'il a employés pour les duper; et à la satisfaction qu'il ressent de les voir vaincus, s'allie celle d'avoir acquis la preuve de leur faiblesse. Cependant ce qu'il en découvre ne suffit pas encore à la tyrannie de ses volontés; la bassesse ne va jamais tout à fait aussi loin qu'il l'a conçu, et qu'il a eu besoin de le concevoir: obligé de sacrifier ensuite ce qu'il a d'abord corrompu, il faut que sans cesse il séduise de nouveaux agents pour abattre de nouvelles victimes. Mais arrive enfin le moment où ses moyens de séduction ne suffisent plus à surmonter les difficultés qu'il s'est créées, où l'appât qu'il peut présenter aux passions des hommes n'est plus de force à surmonter l'effroi qu'il leur a inspiré sur leurs intérêts les plus pressants; alors ceux qu'il avait divisés pour les faire succomber l'un par l'autre se réunissent contre lui. Il se sentait trop fort pour chacun d'eux, il est seul contre tous, et il a cessé d'espérer en lui-même; il se rend justice alors, mais sans s'abandonner, et, par un dernier effort, il se brise contre l'obstacle qu'il s'indigne de ne pouvoir plus vaincre.

La peinture d'un pareil personnage, et des passions qu'il sait mettre en jeu pour les faire servir à ses intérêts, offre un spectacle d'autant plus frappant qu'on voit clairement que l'hypocrisie de Richard n'agit que sur ceux qui ont intérêt à s'en laisser aveugler; le peuple demeure muet à ces lâches appels par lesquels on l'invite à s'unir aux hommes en pouvoir qui vont

donner leur voix pour l'injustice; ou si quelques voix inférieures s'élèvent, c'est pour exprimer un sentiment général d'éloignement et d'inquiétude, et faire entrevoir, à côté d'une cour servile, une nation mécontente. L'attente qui en résulte, le pathétique de quelques scènes, la sombre énergie du caractère de Marguerite, l'inquiète curiosité qui s'attache à ces projets si menaçants et si vivement conduits, achèvent de répandre sur cet ouvrage un intérêt qui explique la constance de son succès.

Le style de Richard III est assez simple et, si l'on en excepte un ou deux dialogues, il offre peu de ces subtilités qui fatiguent quelquefois dans les plus belles pièces de Shakspeare. Dans le rôle de Richard, l'un des plus spirituels de la scène tragique, l'esprit est presque entièrement exempt de recherche.

Ce drame comprend un espace de quatorze ans, depuis 1471 jusqu'en 1485.

Il paraît avoir été représenté en 1597: on avait, avant cette époque, plusieurs pièces sur le même sujet.

TRAGÉDIE

PERSONNAGES

ÉDOUARD IV, roi d'Angleterre.

ÉDOUARD, prince }

de Galles, ensuite }

Édouard V. } fils d'Édouard IV.

}

RICHARD, duc }

d'York. }

GEORGE, duc de Clarence. }

} frères du

RICHARD, duc de Gloucester, } roi.

ensuite Richard III. }

UN JEUNE FILS du duc de Clarence.

HENRI, comte de Richmond, ensuite Henri VII.

LE CARDINAL BOURCHIER, archevêque de Cantorbéry.

THOMAS ROTHERAM, archevêque d'York.

JOHN MORTON, évêque d'Ély.

LE DUC DE BUCKINGHAM.

LE DUC DE NORFOLK.

LE COMTE DE SURREY, son fils.

LE COMTE RIVERS, frère de la reine Élisabeth, femme d'Édouard.

LE MARQUIS DE DORSET, }

} fils de la

LORD GREY. } reine.

LE COMTE D'OXFORD.

LORD HASTINGS.

LORD STANLEY.

LORD LOVEL.

SIR THOMAS VAUGHAN.

SIR RICHARD RATCLIFF.

SIR WILLIAM CATESBY.

SIR JAMES TYRREL.

SIR JAMES BLUNT.

SIR WALTER HERBERT.

SIR ROBERT BRAKENBURY, lieutenant de la Tour de Londres.

CHRISTOPHE URSWICK, prêtre.

UN AUTRE PRETRE.

LE LORD MAIRE DE LONDRES.

LE SHERIF DE WILTSHIRE.

LA REINE ÉLISABETH, femme d'Édouard IV.

LA REINE MARGUERITE D'ANJOU, veuve de Henri VI.

LA DUCHESSE D'YORK, mère d'Édouard IV, duc de Clarence, et du duc de Gloucester.

LADY ANNE, veuve d'Édouard, prince de Galles, fils de
Henri VI, mariée

ensuite au duc de Gloucester.

UNE FILLE du duc de Clarence.

LORDS, et autres personnes de la suite. DEUX
GENTILSHOMMES, UN

POURSUIVANT, UN CLERC, CITOYENS,
MEURTRIERS, MESSAGERS, SPECTRES,
SOLDATS, ETC.

La scène est en Angleterre

ACTE PREMIER

SCÈNE I

A Londres. – Une rue

Entre LE DUC DE GLOCESTER

GLOCESTER. – Enfin le soleil d'York a changé en un brillant été l'hiver de nos disgrâces, et les nuages qui s'étaient abaissés sur notre maison sont ensevelis dans le sein du profond Océan. Maintenant notre front est ceint des guirlandes de la victoire, et nos armes brisées sont suspendues pour lui servir de monument. Le funeste bruit des combats a fait place à de joyeuses réunions, nos marches guerrières à des danses agréables. La guerre au visage renfrogné a aplani son front chargé de rides, et maintenant, au lieu de monter des coursiers armés pour le combat, et de porter l'effroi dans l'âme des ennemis tremblants, elle danse d'un pied léger dans les appartements des femmes, charmée par les sons d'un luth voluptueux. Mais moi qui ne suis point formé pour ces jeux badins, ni tourné de façon à caresser de l'oeil une glace

amoureuse; moi qui suis grossièrement bâti et qui n'ai point cette majesté de l'amour qui se pavane devant une nymphe folâtre et légère; moi en qui sont tronquées toutes les belles proportions, moi dont la perfide nature évita traîtreusement de tracer les traits lorsqu'elle m'envoya avant le temps dans ce monde des vivants, difforme, ébauché, à peine à moitié fini, et si irrégulier, si étrange à voir, que les chiens aboient contre moi quand je m'arrête auprès d'eux; moi qui, dans ces ébats efféminés de la paix, n'ai aucun plaisir auquel je puisse passer le temps, à moins que je ne le passe à observer mon ombre au soleil, et à deviser sur ma propre difformité; – si je ne puis être amant et contribuer aux plaisirs de ces beaux jours de galanterie, je suis décidé à me montrer un scélérat, et je hais les amusements de ces jours de frivolité. J'ai ourdi des plans, j'ai fait servir de radoteuses prophéties, des songes, des libelles à élever de dangereux soupçons, propres à animer l'un contre l'autre d'une haine mortelle mon frère Clarence et le roi; et pour peu que le roi Édouard soit aussi franc, aussi fidèle à sa parole, que je suis rusé, fourbe et traître, ce jour doit voir Clarence mis en cage d'après une prédiction qui annonce que G... donnera la mort aux héritiers d'Édouard. Pensées, replongez-vous dans le fond de mon âme. Voilà Clarence. (*Entre Clarence avec des gardes et Brakenbury.*) Bonjour, mon frère. Que signifie cette garde armée qui suit Votre Grâce?

CLARENCE. – C'est Sa Majesté qui, chérissant la sûreté de ma personne, me l'a donnée pour me conduire à la Tour.

GLOCESTER. – Et pour quelle cause?

CLARENCE. – Parce que mon nom est *George*.

GLOCESTER. – Hélas! milord, cette faute n'est pas la vôtre. Ce sont vos parrains qu'il devrait faire mettre en prison pour cela. Oh! selon toute apparence, Sa Majesté a le projet de vous faire baptiser de nouveau dans la Tour. – Mais au vrai, Clarence, quelle est la raison? – Puis-je le savoir?

CLARENCE. – Oui, Richard, quand je le saurai: car je proteste que, quant à présent, je l'ignore: mais autant que j'ai pu comprendre, il prête l'oreille à des prophéties, à des songes; il veut ôter de l'alphabet la lettre G, et il dit qu'un sorcier lui a annoncé que G... priverait ses enfants de sa succession: et parce que mon nom commence par un G, il en conclut dans sa tête que c'est moi qui suis désigné. Ce sont ces sottises-là et quelques autres du même genre qui, à ce que j'apprends, ont déterminé Sa Majesté à me faire emprisonner.

GLOCESTER. – Oui, voilà ce qui arrive lorsque les hommes sont gouvernés par les femmes. – Ce n'est pas le roi qui vous envoie à la Tour: c'est sa femme milady Grey: Clarence, c'est elle qui pousse à cette extrémité. N'est-ce pas elle, et cet honnête homme de bien Antoine Woodville son frère, qui ont fait envoyer lord Hastings à la Tour, dont il vient de sortir ce jour même? Nous ne sommes pas en sûreté, Clarence, nous ne sommes pas en sûreté.

CLARENCE. – Par le Ciel, je crois en effet que personne n'est en sûreté ici que les parents de la reine, et les messagers

nocturnes qui se fatiguent à aller et venir entre le roi et sa maîtresse Jeanne Shore. N'avez-vous pas su quelles humbles supplications lui a faites le lord Hastings pour obtenir sa délivrance?

GLOCESTER. – C'est par ses humbles prières à cette divinité que milord chambellan a obtenu sa liberté. Je vous le dis: si nous voulons nous conserver dans les bonnes grâces du roi, je pense que le meilleur moyen est de nous mettre au nombre de ses gens, de porter sa livrée. La vieille et jalouse veuve et celle-ci, depuis que notre frère en a fait des dames, sont de puissantes commères dans cette monarchie.

BRAKENBURY. – Je demande pardon à Vos Grâces: mais Sa Majesté m'a expressément enjoint de ne permettre à aucun homme, de quelque rang qu'il puisse être, un entretien particulier avec son frère.

GLOCESTER. – Oui? Eh bien, s'il plaît à Votre Seigneurie, Brakenbury, vous pouvez être en tiers dans tout ce que nous disons: il n'y a nul crime de trahison dans nos paroles, mon cher. – Nous disons que le roi est sage et vertueux, et que la noble reine est d'âge à plaire, belle et point jalouse. – Nous disons que la femme de Shore a le pied mignon, les lèvres vermeilles comme la cerise, un oeil charmant, le discours infiniment agréable; que les parents de la reine sont devenus de beaux gentilshommes: qu'en dites-vous, mon ami? Tout cela n'est-il pas vrai?

BRAKENBURY. – Milord, je n'ai rien à faire de tout cela.

GLOCESTER. – Rien à faire avec mistriss Shore? Je te dis,

ami, que celui qui a quelque chose à faire avec elle, hors un seul, ferait bien de le faire en secret et quand ils seront seuls.

BRAKENBURY. – Hors un seul! lequel, milord?

GLOCESTER. – Eh! son mari, apparemment. – Voudrais-tu me trahir?

BRAKENBURY. – Je supplie Votre Grâce de me pardonner, et aussi de cesser cet entretien avec le noble duc.

CLARENCE. – Nous connaissons le devoir qui t'est imposé, Brakenbury, et nous allons obéir.

GLOCESTER. – Nous sommes les sujets méprisés ¹ de la reine, et il nous faut obéir! – Adieu, mon frère. Je vais trouver le roi, et à quoi que ce soit qu'il vous plaise de m'employer, fût-ce d'appeler ma soeur la veuve que s'est donnée le roi Édouard, je ferai tout pour hâter votre délivrance. – En attendant, ce profond outrage fait à l'union fraternelle m'affecte plus profondément que vous ne pouvez l'imaginer.

CLARENCE. – Je sais qu'il ne plaît à aucun de nous.

GLOCESTER. – Allez, votre emprisonnement ne sera pas long: je vous en délivrerai, ou je prendrai votre place. En attendant, tâchez d'avoir patience.

CLARENCE. – Il le faut bien. Adieu.

¹ We are the queen abjects. *Nous sommes les abjects de la reine.* Il a fallu renoncer à rendre cette amère plaisanterie de Richard, qui ne pouvait conserver en français le sel qu'elle a en anglais, où *abjects et subjects* ayant la même terminaison, l'un peut être substitué à l'autre sans laisser aucune équivoque sur l'intention de l'interlocuteur.

(Clarence sort avec Brakenbury et les gardes.)

GLOCESTER. – Va, suis ton chemin, par lequel tu ne repasseras jamais, simple et crédule Clarence. Je t'aime tant, que dans peu j'enverrai ton âme dans le ciel, si le ciel veut en recevoir le présent de ma main. Mais qui s'approche? C'est Hastings, tout nouvellement élargi.

(Entre Hastings.)

HASTINGS. – Bonjour, mon gracieux lord.

GLOCESTER. – Bonjour, mon digne lord chambellan. Je me félicite de vous voir rendu au grand air. Comment Votre Seigneurie a-t-elle supporté son emprisonnement?

HASTINGS. – Avec patience, mon noble lord, comme il faut que fassent les prisonniers. Mais j'espère vivre, milord, pour remercier les auteurs de mon emprisonnement.

GLOCESTER. – Oh! sans doute, sans doute; et Clarence l'espère bien aussi: car ceux qui se sont montrés vos ennemis sont aussi les siens, et ils ont réussi contre lui, comme contre vous.

HASTINGS. – C'est pitié que l'aigle soit mis en cage, tandis que les vautours et les étourneaux pillent en liberté.

GLOCESTER. – Quelles nouvelles du dehors?

HASTINGS. – Il n'y a rien au dehors d'aussi fâcheux que ce

qui se passe ici. – Le roi est en mauvais état, faible, mélancolique, et ses médecins en sont fort inquiets.

GLOCESTER. – Oui, par saint Paul; voilà une nouvelle bien fâcheuse en effet! oh! il a suivi longtemps un mauvais régime; et il a par trop épuisé sa royale personne: cela est triste à penser. Mais quoi, garde-t-il le lit?

HASTINGS. – Il est au lit.

GLOCESTER. – Allez-y le premier, et je vais vous suivre. (*Hastings sort.*) Il ne peut vivre; je l'espère: mais il ne faut pas qu'il meure avant que George ait été dépêché en poste pour le ciel. – Je vais entrer, pour irriter encore plus sa haine contre Clarence par des mensonges armés d'arguments qui aient du poids; et si je n'échoue pas dans mes profondes machinations, Clarence n'a pas un jour de plus à vivre. Cela fait, que Dieu dispose du roi Édouard dans sa miséricorde, et me laisse à mon tour la scène du monde pour m'y démener. – Alors j'épouserai la fille cadette de Warwick... Quoi, après avoir tué son mari et son père? – Le moyen le plus court de donner satisfaction à cette pauvre créature, c'est de devenir son mari et son père; et c'est ce que je veux faire, non pas tant par amour que pour certaine autre vue secrète à laquelle je dois parvenir en l'épousant. – Mais me voilà toujours à courir au marché avant mon cheval. Clarence respire encore, Édouard vit et règne: c'est quand ils n'y seront plus que je pourrai faire le compte de mes bénéfices.

(Il sort.)

SCÈNE II

Toujours à Londres. – Une rue

Entre le convoi du roi Henri VI; son corps est porté dans un cercueil découvert et entouré de troupes avec des hallebardes; LADY ANNE suivant le deuil

ANNE. – Déposez, déposez ici votre honorable fardeau (si du moins l'honneur peut s'ensevelir dans un cercueil): laissez-moi un moment répandre les pleurs du deuil sur la mort prématurée du vertueux Lancastre. – Pauvre image glacée d'un saint roi! pâles cendres de la maison de Lancastre! restes privés de sang royal, qu'il me soit permis d'adresser à ton ombre la prière d'écouter les lamentations de la pauvre Anne, de la femme de ton Édouard, de ton fils massacré, percé de la même main qui t'a fait ces blessures! Vois; dans ces ouvertures par où ta vie s'est écoulée, je verse le baume inutile de mes pauvres yeux. Oh! maudite soit la main qui a ouvert ces larges plaies! maudit soit le coeur qui en eut le courage! maudit le sang qui fit couler ce sang! Que des calamités plus désastreuses que je n'en peux souhaiter aux serpents, aux aspics, aux crapauds, à tous les reptiles venimeux

qui rampent en ce monde tombent sur l'odieux misérable qui, par ta mort, causa notre misère! Si jamais il a un fils, que ce fils, avorton monstrueux, amené avant terme à la lumière du jour, effraye de son aspect hideux et contre nature la mère qui l'attendait pleine d'espérance; et qu'il soit l'héritier du malheur qui accompagne son père! Si jamais il a une épouse, qu'elle devienne, par sa mort, plus misérable encore que je ne le suis par la perte de mon jeune seigneur et par la sienne! – Allons, marchez maintenant vers Chertsey, avec le saint fardeau que vous avez tiré de Saint-Paul, pour l'inhumer en ce lieu. – Et toutes les fois que vous serez fatigués de le porter, reposez-vous, tandis que je ferai entendre mes lamentations sur le corps du roi Henri.

(Les porteurs reprennent le corps et se remettent en marche.)

(Entre Gloucester.)

GLOCESTER. – Arrêtez, vous qui portez ce corps; posez-le à terre.

ANNE. – Quel noir magicien évoque ici ce démon, pour venir mettre obstacle aux oeuvres pieuses de la charité?

GLOCESTER. – Misérables, posez ce corps, vous dis-je; ou, par saint Paul, je fais un corps mort du premier qui me désobéira.

ANNE. – Milord, rangez-vous, et laissez passer ce cercueil.

GLOCESTER. – Chien mal-appris! Arrête quand je te l'ordonne: relève ta hallebarde de dessous ma poitrine; ou, par saint Paul, je t'étends à terre d'un seul coup, et je te foule sous mes pieds, malotru, pour punir ton audace.

(Les porteurs déposent le corps.)

ANNE. – Quoi! vous tremblez? vous avez peur? – Hélas! je ne vous blâme point. Vous êtes des mortels, et les yeux des mortels ne peuvent soutenir la vue du démon... Eloigne-toi, effroyable ministre des enfers! – Tu n'avais de pouvoir que sur son corps mortel: tu ne peux en avoir sur son âme; ainsi, va-t'en.

GLOCESTER. – Douce sainte, au nom de la charité, point tant d'imprécations.

ANNE. – Horrible démon, au nom de Dieu, loin d'ici, et laisse-nous en paix. Tu as établi ton enfer sur cette heureuse terre que tu as remplie de cris de malédiction, et de profondes exclamations de douleur. Si tu te plais à contempler tes odieux forfaits, regarde cet échantillon de tes assassinats. Oh! voyez, voyez! les blessures de Henri mort rouvrent leurs bouches glacées, et saignent de nouveau. Rougis, rougis de honte, masse odieuse de difformités: car c'est ta présence qui fait sortir le sang de ces vides et froides veines qui ne contenaient plus de sang. C'est ton forfait inhumain et contre nature qui provoque ce déluge contre nature. – O Dieu, qui formas ce sang, venge sa mort! Terre

qui bois ce sang, venge sa mort! Ciel, d'un trait de ta foudre frappe à mort le meurtrier; ou bien ouvre ton sein, ô terre, et dévore-le à l'instant comme tu engloutis le sang de ce bon roi, qu'a assassiné son bras conduit par l'enfer.

GLOCESTER. – Madame, vous ignorez les règles de la charité, qui rend le bien pour le mal, et bénit ceux qui nous maudissent.

ANNE. – Scélérat, tu ne connais aucune loi, ni divine ni humaine: il n'est point de bête si féroce qui ne sente quelque atteinte de pitié.

GLOCESTER. – Je n'en sens aucune, preuve que je ne suis point une de ces bêtes.

ANNE. – O prodige! entendre le diable dire la vérité!

GLOCESTER. – Il est encore plus prodigieux de voir un ange se mettre ainsi en colère. – Souffrez, divine perfection entre les femmes, que je puisse me justifier en détail de ces crimes supposés.

ANNE. – Souffre plutôt, monstre d'infection entre tous les hommes, que, pour ces crimes bien connus, je maudisse en détail ta personne maudite.

GLOCESTER. – Toi, qui es trop belle pour que des noms puissent exprimer ta beauté, accorde-moi avec patience quelques instants pour m'excuser.

ANNE. – Toi qui es plus odieux que le coeur ne peut le concevoir, il n'est pour toi d'autre excuse admissible que d'aller te pendre.

GLOCESTER. – Par un pareil désespoir je m'accuserais moi-même.

ANNE. – Et c'est par le désespoir que tu pourrais t'excuser, en faisant sur toi-même une juste vengeance de l'injuste carnage que tu fais des autres.

GLOCESTER. – Dites, si je ne les avais pas tués?

ANNE. – Eh bien, alors ils ne seraient pas morts! mais ils sont morts, et par toi, scélérat diabolique.

GLOCESTER. – Je n'ai point tué votre mari.

ANNE. – Il est donc vivant?

GLOCESTER. – Non, il est mort; il a été tué de la main d'Édouard.

ANNE. – Tu as menti par ton infâme gorge. – La reine Marguerite a vu ton épée meurtrière fumante de son sang, cette même épée que tu allais ensuite diriger contre elle-même, si tes frères n'en eussent écarté la pointe.

GLOCESTER. – Je fus provoqué par sa langue calomnieuse, qui chargeait de leur crime ma tête innocente.

ANNE. – Tu fus provoqué par ton âme sanguinaire, qui ne rêva jamais que sang et carnage. – N'as-tu pas tué ce roi?

GLOCESTER. – Je vous l'accorde.

ANNE. – Tu l'accordes, porc-épic? Eh bien, que Dieu m'accorde donc aussi que tu sois damné pour cette action maudite! – Oh! il était bon, doux, vertueux.

GLOCESTER. – Il n'en était que plus digne du Roi du ciel, qui le possède maintenant.

ANNE. – Il est dans le ciel, où tu n'entreras jamais.

GLOCESTER. – Qu'il me remercie donc de l'y avoir envoyé: il était plus fait pour ce séjour que pour la terre.

ANNE. – Et toi, tu n'es fait pour aucun autre séjour que l'enfer.

GLOCESTER. – Il y aurait encore une autre place, si vous me permettiez de la nommer.

ANNE. – Quelque cachot, sans doute.

GLOCESTER. – Votre chambre à coucher.

ANNE. – Que l'insomnie habite la chambre où tu reposes!

GLOCESTER. – Elle l'habitera, madame, jusqu'à ce que j'y repose entre vos bras ².

ANNE. – Je l'espère ainsi.

GLOCESTER. – Et moi, j'en suis sûr. – Mais, aimable lady Anne, finissons cet assaut de mots piquants, et discutons d'une manière plus posée. – L'auteur de la mort prématurée de ces Plantagenet, Henri et Édouard, n'est-il pas aussi condamnable que celui qui en a été l'instrument?

ANNE. – Tu en as été la cause, et de toi est sorti cet effet maudit.

GLOCESTER. – C'est votre beauté qui a été la cause de cet effet. Oui, votre beauté qui m'obsédait pendant mon sommeil, et me ferait entreprendre de donner la mort au monde entier, si je pouvais à ce prix vivre seulement une heure sur votre sein charmant.

² *Till I lie with you.*

ANNE. – Si je pouvais le croire, je te déclare, homicide, que tu me verrais déchirer de mes ongles la beauté de mon visage.

GLOCESTER. – Jamais mes yeux ne supporteraient la destruction de cette beauté. Vous ne parviendrez pas à l'outrager, tant que je serai présent. C'est elle qui m'anime comme le soleil anime le monde: elle est ma lumière, ma vie.

ANNE. – Que la sombre nuit enveloppe ta lumière, que la mort éteigne ta vie!

GLOCESTER. – Ne prononce pas de malédictions contre toi-même, belle créature; tu es pour moi l'une et l'autre.

ANNE. – Je le voudrais bien, pour me venger de toi.

GLOCESTER. – C'est une haine bien contre nature, que de vouloir te venger de celui qui t'aime!

ANNE. – C'est une haine juste et raisonnable, que de vouloir être vengée de celui qui a tué mon mari.

GLOCESTER. – Celui qui t'a privée de ton mari ne l'a fait que pour t'en procurer un meilleur.

ANNE. – Il n'en existe point de meilleur que lui sur la terre.

GLOCESTER. – Il en est un qui vous aime plus qu'il ne vous aimait.

ANNE. – Nomme-le.

GLOCESTER. – Plantagenet.

ANNE. – Eh! c'était lui.

GLOCESTER. – C'en est un du même nom; mais d'une bien meilleure nature.

ANNE. – Où donc est-il?

GLOCESTER. – Le voilà. (*Elle lui crache au visage.*)

Pourquoi me craches-tu au visage?

ANNE. – Je voudrais, à cause de toi, que ce fût un mortel poison.

GLOCESTER. – Jamais poison ne vint d'un si doux endroit.

ANNE. – Jamais poison ne tomba sur un plus odieux crapaud. – Ote-toi de mes yeux; ta vue finirait par me rendre malade.

GLOCESTER. – C'est de tes yeux, douce beauté, que les miens ont pris mon mal.

ANNE. – Que n'ont-ils le regard du basilic pour te donner la mort!

GLOCESTER. – Je le voudrais, afin de mourir tout d'un coup, au lieu qu'ils me font mourir sans m'ôter la vie. Tes yeux ont tiré des miens des larmes amères. Ils les ont fait honteusement rougir de pleurs puérils, ces yeux qui ne versèrent jamais une larme de pitié, ni quand mon père York et Édouard pleurèrent au douloureux gémissement que poussa Rutland dans l'instant où l'affreux Clifford le perça de son épée; ni lorsque ton belliqueux père, me faisant le funeste récit de la mort de mon père, s'interrompit vingt fois pour pleurer et sangloter comme un enfant, et que tous les assistants avaient les joues trempées de larmes, comme des arbres chargés des gouttes de la pluie; en ces tristes instants mes yeux virils ont dédaigné de s'humecter d'une seule larme; mais ce que n'ont pu faire toutes ces douleurs, ta beauté l'a fait, et mes yeux sont aveuglés de pleurs. Jamais je n'ai

supplié ni ami ni ennemi; jamais ma langue ne put apprendre un doux mot capable d'adoucir la colère; mais aujourd'hui que ta beauté peut en être le prix, mon coeur superbe sait supplier, et pousse ma langue à parler. (*Anne le regarde avec dédain.*) Ah! n'enseigne pas à tes lèvres cette expression de mépris: elles ont été faites pour le baiser et non pour l'outrage. Si ton coeur vindicatif ne sait pas pardonner, tiens, je te prête cette épée acérée: si tel est ton désir, enfonce-la dans ce coeur sincère, et fais enfuir une âme qui t'adore: j'offre mon sein nu au coup mortel, et à tes genoux je te demande humblement la mort. (*Il découvre son sein: Anne dirige l'épée contre lui.*) Non, n'hésite pas: j'ai tué le roi Henri. – Mais ce fut ta beauté qui m'y entraîna. Allons, hâte-toi. – C'est moi qui ai poignardé le jeune Édouard. (*Elle dirige de nouveau l'épée contre lui.*) Mais ce fut ce visage céleste qui poussa mes coups. (*Elle laisse tomber l'épée.*) Relève cette épée ou relève-moi.

ANNE. – Lève-toi, fourbe: quoique je désire ta mort, je ne veux pas être ton bourreau.

GLOCESTER. – Eh bien, ordonne-moi de me tuer, et je t'obéirai.

ANNE. – Je te l'ai déjà dit.

GLOCESTER. – C'était dans ta colère... Redis-le encore; et au moment où tu auras prononcé l'ordre, cette main qui, par amour pour toi, tua l'objet de ton amour, tuera encore, par amour pour toi, un amant bien plus sincère. Tu auras contribué à leur mort à tous deux.

ANNE. – Plût à Dieu que je pusse connaître ton coeur!

GLOCESTER. – Ma langue vous le représente.

ANNE. – Je crains bien qu'ils ne soient faux tous deux.

GLOCESTER. – Il n'y eut donc jamais d'homme sincère.

ANNE. – Bien, bien; reprenez votre épée.

GLOCESTER. – Dis donc que tu m'as pardonné.

ANNE. – Vous le saurez par la suite.

GLOCESTER. – Mais puis-je avoir de l'espérance?

ANNE. – Tous les hommes l'ont: espère.

GLOCESTER. – Daigne porter cet anneau.

ANNE *met l'anneau à son doigt*. – Recevoir n'est pas donner.

GLOCESTER. – Vois comme cet anneau entoure ton doigt: c'est ainsi que mon pauvre coeur est enfermé dans ton sein. Use de tous deux, car tous deux sont à toi; et si ton pauvre et dévoué serviteur peut encore solliciter de ta gracieuse beauté une seule faveur, tu assures son bonheur pour jamais.

ANNE. – Quelle est cette faveur?

GLOCESTER. – Qu'il vous plaise de laisser ce triste emploi à celui qui a plus que vous sujet de se couvrir de deuil; et d'aller d'ici vous reposer à Crosby où, dès que j'aurai solennellement fait inhumer ce noble roi dans le monastère de Chertsey, et arrosé son tombeau des larmes de mon repentir, j'irai vous retrouver encore avec un vertueux empressement. Pour plusieurs raisons que vous ignorez, je vous en conjure, accordez-moi cette grâce.

ANNE. – De tout mon coeur; et j'ai bien de la joie de vous voir si touché de repentir. – Tressel, et vous, Berkley, accompagnez-

moi.

GLOCESTER. – Dites-moi donc adieu?

ANNE. – C'est plus que vous ne méritez: mais puisque vous m'instruisez à vous flatter, imaginez-vous que je vous ai dit adieu.

(Lady Anne sort avec Tressel et Berkley)

GLOCESTER. – Allons, vous autres, emportez ce corps.

UN DES OFFICIERS. – A Chertsey, noble lord?

GLOCESTER. – Non, à White-Friars. – Et attendez-moi là. (*Le cortège sort avec le corps.*) A-t-on jamais fait la cour à une femme de cette manière? a-t-on jamais fait de cette manière la conquête d'une femme? Je l'aurai, mais je ne compte pas la garder longtemps. – Quoi! moi qui ai tué son époux et son père, l'attaquer au plus fort de la haine qu'elle a pour moi dans le coeur, les malédictions à la bouche, les larmes dans les yeux, et en présence de l'objet sanglant qui excite sa vengeance! Dieu, sa conscience et ce cercueil sollicitaient contre moi; et moi, sans aucun ami pour appuyer mes sollicitations, que le diable en personne et mes regards dissimulés! Et en venir à bout! c'est du moins ce qu'on peut parier, le monde contre rien. – Ah! a-t-elle donc déjà oublié son époux, ce brave Édouard, que j'ai, il y a à peu près trois mois, poignardé à Tewksbury dans ma fureur? Le plus gracieux et le plus aimable gentilhomme que puisse jamais offrir l'univers entier, formé par la nature avec prodigalité; jeune,

vallant, sage, et l'on n'en peut douter, tout fait pour être roi? Et elle abaisse ses regards sur moi qui ai moissonné dans son riche printemps cet aimable prince, et qui ai fait de son lit le séjour d'un douloureux veuvage! sur moi, qui tout entier ne vaux pas la moitié de ce que valait Édouard! sur moi, boiteux et si horriblement contrefait! Mon duché contre un misérable denier, que je me suis mépris tout ce temps sur ma personne. Sur ma vie, elle trouve, quoique je n'en puisse faire autant, que je suis un homme singulièrement bien tourné. Allons, je veux faire emplette de miroirs, et entretenir à mes frais quelques douzaines de tailleurs, pour étudier les modes et en parer ma personne: puisque me voilà parvenu à gagner ses bonnes grâces, je ferai bien quelques frais pour me maintenir dans cette heureuse situation. – Mais commençons par faire loger le compagnon dans son tombeau, et ensuite je reviendrai soupiner aux genoux de ma belle. – Brillant soleil, luis en attendant que j'achète un miroir, afin qu'en marchant je puisse voir mon ombre.

(Il sort.)

SCÈNE III

Toujours à Londres. – Un appartement dans le palais

Entrent LA REINE ELISABETH,
LORD RIVERS ET LORD GREY

RIVERS. – Madame, calmez-vous: il n'est pas douteux que Sa Majesté ne recouvre bientôt sa santé accoutumée.

GREY. – Vos inquiétudes ne font qu'aggraver son mal. Ainsi, au nom de Dieu, prenez meilleure espérance, et tâchez de réjouir Sa Majesté par des discours gais et animés.

ÉLISABETH. – S'il était mort, que deviendrais-je?

GREY. – Vous n'auriez d'autre malheur que la perte d'un tel époux.

ÉLISABETH. – La perte d'un tel époux renferme tous les malheurs.

GREY. – Le ciel vous a fait don d'un excellent fils pour être votre consolateur et votre appui quand le roi ne sera plus.

ÉLISABETH. – Ah! il est jeune, et sa minorité est confiée aux soins de Richard de Gloucester, à un homme qui ne m'aime point, ni aucun de vous.

RIVERS. – Est-il décidé qu'il sera protecteur?

ÉLISABETH. – Cela est décidé. Cela n'est pas encore fait, mais cela sera nécessairement si le roi vient à manquer.

(Entrent Buckingham et Stanley)

GREY. – Voici les lords Buckingham et Stanley.

BUCKINGHAM. – Mes bons souhaits à Votre royale Majesté.

STANLEY. – Dieu veuille rendre à Votre Majesté le bonheur et la joie.

ÉLISABETH. – La comtesse de Richmond ³, mon cher lord Stanley, aurait bien de la peine à dire *amen* à cette bonne prière. Cependant, Stanley, quoiqu'elle soit votre femme et qu'elle ne m'aime pas, soyez bien sûr, mon bon lord, que son orgueilleuse arrogance ne vous attire point ma haine.

STANLEY. – Je vous supplie, ou de ne pas ajouter foi aux propos calomnieux de ses jaloux et perfides accusateurs, ou, quand l'accusation sera fondée, d'avoir de l'indulgence pour sa faiblesse, résultat de l'aigreur que donne la maladie, et non d'aucune mauvaise volonté réelle.

ÉLISABETH. – Avez-vous vu le roi aujourd'hui, milord?

STANLEY. – Nous sortons dans le moment, le duc de Buckingham et moi, de faire visite à Sa Majesté.

³ La comtesse du Richmond, mère du jeune comte de Richmond depuis Henri VII, avait épousé en secondes noces lord Stanley.

ÉLISABETH. – Voyez-vous, milords, quelque apparence que sa santé puisse s'améliorer?

BUCKINGHAM. – Madame, il y a tout lieu d'espérer. Sa Majesté parle avec gaieté.

ÉLISABETH. – Que Dieu lui accorde la santé! Avez-vous parlé d'affaires avec lui?

BUCKINGHAM. – Oui, madame. Il désire fort pacifier les différends du duc de Gloucester avec vos frères, et ceux de vos frères avec milord chambellan: il vient de les mander tous devant lui.

ÉLISABETH. – Dieu veuille que tout s'arrange! mais cela ne sera jamais. – Je crains bien que notre bonheur ait atteint son dernier terme.

(Entrent Gloucester, Hastings et Dorset.)

GLOUCESTER. – Ils me calomnient, et je ne le souffrirai pas. – Qui sont-ils, ceux qui se plaignent au roi que je leur fais mauvaise mine, et que je ne les aime pas? Par saint Paul! ils aiment bien peu Sa Grâce, ceux qui remplissent ses oreilles de semblables tracasseries! Parce que je ne sais pas flatter, dire de belles paroles, sourire aux gens, cajoler, feindre, tromper, saluer d'un coup de tête à la française, et avec des singeries de politesse, il faudra qu'on m'accuse de rancune et d'inimitié! Un homme franc et qui ne pense point à mal ne saurait-il éviter que sa sincérité ne soit mal interprétée par de fourbes et insinuants

faquins vêtus de soie?

GREY. – A qui, dans cette assemblée, Votre Grâce nous fait-elle l'honneur de s'adresser?

GLOCESTER. – A toi, qui n'as pas plus de probité que ⁴ d'honneur. Quand t'ai-je fait tort? ou à toi, ou à toi (*en montrant les autres lords*), à aucun de votre cabale? Dieu vous confonde tous! Sa Majesté... (que Dieu veuille conserver plus longtemps que vous ne le souhaitez!) ne peut respirer un moment tranquille, que vous n'alliez la fatiguer de vos infâmes délations.

ÉLISABETH. – Mon frère de Gloucester, vous avez mal pris la chose. Le roi, de sa propre et royale volonté, et sans en avoir été sollicité par personne, ayant en vue, apparemment, la haine que vous nourrissez dans votre coeur, et qui éclate dans votre conduite, contre mes enfants, mes frères et moi-même, vous mande auprès de lui, afin de prendre connaissance des motifs de votre mauvaise volonté pour travailler à les écarter.

GLOCESTER. – Je ne saurais dire, mais le monde est devenu si pervers, que le roitelet vient picoter là où n'oserait percher l'aigle. – Depuis que tant de Gros-Jean sont devenus gentilshommes, bien des gentilshommes sont redevenus Gros-Jean.

ÉLISABETH. – Allons, allons, mon frère Gloucester, nous devinons votre pensée. Vous êtes blessé de mon élévation et de

⁴ To whom in all this presence speaks your grace? –To thee that hast nor honesty nor grace. Il a fallu, pour conserver quelque chose de la forme de cette réplique de Gloucester, substituer le mot *honneur* au mot *grâce*, qui ne peut s'entendre en français dans le sens qu'il a ici en anglais.

l'avancement de mes amis: Dieu nous fasse la grâce de n'avoir jamais besoin de vous!

GLOCESTER. – En attendant, Dieu nous fait la grâce, madame, d'avoir besoin de vous: c'est par vos menées que mon frère est emprisonné, que je suis moi-même disgracié, et que la noblesse du royaume est tenue en mépris; tandis qu'on fait tous les jours de nombreuses promotions pour anoblir des personnages qui, deux jours auparavant, avaient à peine un noble.

ÉLISABETH. – Au nom de Celui qui, du sein de la destinée tranquille où je vivais satisfaite, m'a élevée à cette grandeur pleine d'inquiétudes, je jure que jamais je n'ai aigri Sa Majesté contre le duc de Clarence, et qu'au contraire j'ai plaidé sa cause avec chaleur. Milord, vous me faites une honteuse injure de jeter sur moi, contre toute vérité, ces soupçons déshonorants.

GLOCESTER. – Vous êtes capable de nier que vous avez été la cause de l'emprisonnement de milord Hastings?

RIVERS. – Elle le peut, milord; car...

GLOCESTER. – Elle le peut, lord Rivers? et qui ne le sait pas qu'elle le peut? Elle peut vraiment faire bien plus que le nier: elle peut encore vous faire obtenir nombre d'importantes faveurs et nier après que sa main vous ait secondé, et faire honneur de toutes ces dignités à votre rare mérite. Que ne peut-elle pas? Elle peut!... oui, par la messe ⁵, elle peut...

⁵ Ay marry may she!-What marry may she?-What marry may she? marry with a king. Il y a ici un jeu de mots entre le mot *marry*, espèce de serment, et *marry*, qui signifie marier, épouser. Il a fallu, pour conserver quelque sens à cette partie du dialogue, substituer à *marry* le serment par la *messe*, assez familier aux Anglais de

RIVERS. – Eh bien! par la messe, que peut-elle?..

GLOCESTER. – Ce qu'elle peut, par la messe! épouser un roi, un beau jeune adolescent. Nous savons que votre grand'mère n'a pas trouvé un si bon parti.

ÉLISABETH. – Milord de Gloucester, j'ai trop longtemps enduré vos insultes grossières, et vos brocards amers. Par le ciel! j'informerai Sa Majesté de ces odieux outrages que j'ai tant de fois soufferts avec patience. J'aimerais mieux être servante de ferme que d'être une grande reine à cette condition d'être ainsi tourmentée, insultée, et en butte à vos emportements. Je trouve bien peu de joie à être reine d'Angleterre!

(Entre la reine Marguerite, qui demeure en arrière)

MARGUERITE. – Et ce peu, puisse-t-il être encore diminué! Mon Dieu, je te le demande! Tes honneurs, ta grandeur, et le trône où tu t'assieds, sont à moi.

GLOCESTER, à *Élisabeth*. – Quoi! vous me menacez de vous plaindre au roi? Allez l'instruire, et ne m'épargnez pas: comptez que ce que je vous ai dit, je le soutiendrai en présence du roi: je brave le danger d'être envoyé à la Tour. Il est temps que je parle: on a tout à fait oublié mes travaux.

MARGUERITE, *toujours derrière*. – Odieux démon! Je ne m'en souviens que trop. Tu as tué, dans la Tour, mon époux Henri, et mon pauvre fils Édouard à Tewksbury.

GLOCESTER, à *Élisabeth*. – Avant que vous fussiez reine, ou votre époux roi, j'étais le cheval de peine dans toutes ses affaires, l'exterminateur de ses fiers ennemis, le rémunérateur prodigue de ses amis; pour couronner son sang, j'ai versé le mien.

MARGUERITE. – Oui, et un sang bien meilleur que le sien ou le tien.

GLOCESTER, à *Élisabeth*. – Et pendant tout ce temps, vous et votre mari Grey, combattiez pour la maison de Lancastre; et vous aussi, Rivers. – Votre mari n'a-t-il pas été tué dans le parti de Marguerite, à la bataille de Saint-Albans? Laissez-moi vous remettre en mémoire, si vous l'oubliez, ce que vous étiez alors, et ce que vous êtes aujourd'hui; et en même temps ce que j'étais moi, et ce que je suis.

MARGUERITE. – Un infâme meurtrier, et tu l'es encore.

GLOCESTER. – Le pauvre Clarence abandonna son père Warwick, et se rendit parjure. Que Jésus le lui pardonne!..

MARGUERITE. – Que Dieu l'en punisse!

GLOCESTER. – Pour combattre en faveur des droits d'Édouard à la couronne, et pour son salaire, ce pauvre lord est dans les fers! Plût à Dieu que j'eusse comme Édouard un coeur de roche, ou que celui d'Édouard fût tendre et compatissant comme le mien! Je suis, pour le monde où nous vivons, d'une sensibilité vraiment trop puérile.

MARGUERITE. – Fuis donc aux enfers, de par l'honneur, et quitte ce monde, démon infernal; c'est là qu'est ton royaume.

RIVERS. – Milord de Gloucester, dans ces temps difficiles,

où vous nous reprochez d'avoir été les ennemis de votre maison, nous avons suivi notre maître, notre légitime souverain; nous en ferions de même pour vous si vous deveniez notre roi.

GLOCESTER. – Si je le devenais? J'aimerais mieux être porte-balle: loin de mon coeur une pareille pensée!

ÉLISABETH. – Milord, quand vous vous figurez qu'il y ait si peu de joie à être roi d'Angleterre, vous pouvez vous figurer aussi que je n'ai pas plus de joie à en être reine.

MARGUERITE. – La reine d'Angleterre goûte, en effet, très peu de joie, car c'est moi qui le suis, et je n'en ai plus aucune. – Je ne peux me contenir plus longtemps. (*Elle s'avance.*) Écoutez-moi, pirates querelleurs, qui vous disputez le partage des dépouilles que vous m'avez enlevées: qui de vous peut me regarder sans trembler? Si vous ne vous inclinez pas comme des sujets soumis, devant moi votre reine, c'est comme des rebelles que vous frissonnez devant moi que vous avez déposée. (*A Gloucester.*) Ah! brigand de noble race, ne te détourne pas.

GLOCESTER. – Abominable sorcière ridée, que viens-tu offrir à ma vue?

MARGUERITE. – L'image de ce que tu as détruit; c'est là ce que je veux faire, avant de te laisser partir.

GLOCESTER. – N'as-tu pas été bannie sous peine de mort?

MARGUERITE. – Oui, je l'ai été: mais je trouve l'exil plus cruel que ne serait la mort pour être restée en ces lieux. – Tu me dois un époux et un fils! – (*à la reine Élisabeth*) et toi, un royaume; (*à l'assemblée*) et vous tous l'obéissance: mes douleurs

vous appartiennent de droit, et tous les biens que vous usurpez sont à moi.

GLOCESTER. – La malédiction qu'appela sur toi mon noble père, lorsque tu ceignis son front belliqueux d'une couronne de papier, et que par tes outrages tu fis couler de ses yeux des torrents de larmes, et qu'ensuite, pour les essuyer, tu lui présentas un mouchoir trempé dans le sang innocent du charmant Rutland; ces malédictions que, dans l'amertume de son coeur, il invoqua contre toi, sont tombées sur sa tête: c'est Dieu, et non pas nous, qui a puni ton action sanguinaire.

ÉLISABETH. – Dieu montre sa justice en faisant droit à l'innocent!

HASTINGS. – Oh! ce fut l'action la plus odieuse, d'égorger cet enfant; le trait le plus impitoyable dont on ait jamais entendu parler!

RIVERS. – Les tyrans mêmes pleurèrent, quand on leur en fit le récit.

DORSET. – Il n'est personne qui n'en ait prédit la vengeance.

BUCKINGHAM. – Northumberland qui y était présent en pleura.

MARGUERITE. – Quoi! vous étiez à vous quereller et tout prêts à vous prendre à la gorge avant que j'arrivasse, et maintenant vous tournez toutes vos haines contre moi! Les malédictions d'York ont-elles donc eu tant de pouvoir sur le ciel, que la mort de Henri, la mort de mon aimable Édouard, la perte de leur couronne, et mon déplorable bannissement aient

seulement servi de satisfaction pour la mort de ce méchant petit morveux? Les malédictions peuvent-elles percer les nuages et pénétrer dans les cieux? S'il en est ainsi, nuages épais, donnez passage à mes rapides imprécations. – Qu'au défaut de la guerre, votre roi périsse par la débauche, comme le nôtre a péri par le meurtre, pour le faire roi! (*A la reine.*) Qu'Édouard ton fils, aujourd'hui prince de Galles, pour me payer Édouard, mon fils, avant lui prince de Galles, périsse dans sa jeunesse, par une fin violente! Et toi, qui es reine, pour ma vengeance à moi qui étais reine, puisses-tu survivre à tes grandeurs, comme moi, malheureuse que je suis! Puisses-tu vivre longtemps pour pleurer longtemps la perte de tes enfants, et en voir une autre parée de tes dépouilles, comme je te vois aujourd'hui à ma place! Que tes jours de bonheur expirent longtemps avant ta mort, et après de longues heures de peine; meurs après avoir cessé d'être mère, d'être épouse, d'être reine d'Angleterre! Rivers, et toi, vous étiez présents, et tu l'étais aussi, lord Hastings, lorsque mon fils fut percé de leurs poignards sanglants. Que Dieu, je l'en conjure, ne laisse vivre aucun de vous, jusqu'au terme naturel de sa vie, mais qu'un accident imprévu tranche vos jours!

GLOCESTER. – Mégère, as-tu fini ta conjuration, vieille et détestable sorcière que tu es?

MARGUERITE. – Et je t'oublierais, toi! Arrête, chien: il faut que tu m'entendes. Si le Ciel tient en réserve quelques châtimens douloureux, plus cruels que ceux que je peux te souhaiter, oh! qu'il les retienne encore jusqu'à ce que la mesure de tes forfaits

soit comblée, et qu'alors il précipite sur toi leur indignation, perturbateur du repos de ce triste univers! Que le ver de la conscience ronge ton âme sans relâche! que, tant que tu vivras, tes amis te soient suspects comme traîtres, et que les traîtres les plus perfides soient pris par toi pour tes meilleurs amis! Que jamais le sommeil ne ferme ton oeil de mort, si ce n'est pour qu'un songe terrible t'épouvante d'une troupe infernale de hideux démons; avorton dévoué par les fées, pourceau devastateur ⁶, marqué à ta naissance pour être le rebut de la nature, et le fils de l'enfer! toi, l'opprobre du ventre pesant de ta mère, fruit abhorré des reins de ton père, lambeau déshonoré! détestable...

GLOCESTER. – Marguerite!

MARGUERITE. – Richard!

GLOCESTER. – Quoi?

MARGUERITE. – Je ne t'appelle point.

GLOCESTER. – En ce cas, pardonne; j'avais cru que tous ces noms odieux s'adressaient à moi.

MARGUERITE. – Oui, c'était à toi; mais je n'attendais pas de réponse. – Oh! laisse-moi finir mon imprécation.

GLOCESTER. – Je l'ai finie, moi; elle se termine par ce nom: Marguerite.

ÉLISABETH. – Ainsi, toutes vos imprécations retombent sur vous-même.

MARGUERITE. – Pauvre reine en peinture! Vain fantôme de

⁶ Richard portait dans ses armes un sanglier que Marguerite, pour l'insulter davantage transforme ici en pourceau (*hog*).

mes grandeurs! pourquoi répandre le sucre devant cette araignée au large ventre ⁷ dont la toile funeste t'enveloppe de toutes parts? Insensée, insensée! tu aiguises le couteau qui doit t'égorger! Un jour viendra où tu imploreras mon secours pour t'aider à maudire ce venimeux crapaud de bossu.

HASTINGS. – Fausse prophétesse, finis tes frénétiques imprécations, ou crains, pour ton malheur, de lasser notre patience.

MARGUERITE. – Opprobre sur vous tous: vous avez tous lassé la mienne.

RIVERS. – Si l'on vous faisait justice, on vous apprendrait votre devoir.

MARGUERITE. – Pour me faire justice, vous devriez tous me rendre vos devoirs, m'enseigner à être votre reine, et apprendre, vous, à être mes sujets: oh! faites-moi justice, et apprenez vous-mêmes à observer ce devoir.

DORSET. – Ne disputez point avec elle; c'est une lunatique.

MARGUERITE. – Silence, maître marquis; point tant d'insolence. Vos dignités, tout nouvellement frappées, commencent à peine à avoir cours. Oh! si votre noblesse toute jeune encore pouvait juger ce que c'est que de perdre son rang, et de tomber dans la misère! Ceux qui se trouvent placés sur les hauteurs sont exposés à un bien plus grand nombre de coups de vents, et s'ils tombent, ils se brisent en mille morceaux.

GLOCESTER. – Le conseil est bon, vraiment! retenez-le,

⁷ *Bottled spider*, araignée en forme de bouteille.

retenez-le, marquis.

DORSET. – Il vous regarde, milord, autant que moi.

GLOCESTER. – Sans doute, et beaucoup plus. Mais je suis né à une telle élévation que notre nid, bâti sur la cime du cèdre, se joue dans les vents et brave le soleil.

MARGUERITE. – Et le plonge dans les ténèbres. – Hélas, hélas! témoin mon fils, qui maintenant est plongé dans les ombres de la mort, lui, dont ta rage ténébreuse a enveloppé les purs et brillants rayons dans une nuit éternelle. Votre aire a été bâtie dans notre nid aérien ⁸. O Dieu qui le vois, ne le souffre pas! Il a été conquis par le sang; qu'il soit perdu de même.

BUCKINGHAM. – Cessez, cessez, par pudeur, si ce n'est par charité.

MARGUERITE. – Ne me parlez ni de charité ni de pudeur. Vous en avez agi avec moi sans charité, et vous avez sans pudeur moissonné cruellement toutes mes espérances. Ma charité, c'est l'outrage; si je rougis, c'est de vivre; et puisse ma honte entretenir à jamais la rage de ma douleur!

BUCKINGHAM. – Finissez, finissez.

MARGUERITE. – Oh! noble Buckingham! je baise ta main en signe d'union et d'amitié avec toi. Que le bonheur te suive, toi et ton illustre maison! Tes vêtements ne sont pas teints de notre sang, et tu n'es pas compris dans mes malédictions.

BUCKINGHAM. – Non, ni personne de ceux qui sont ici: les malédictions expirent en sortant de la bouche qui les exhale dans

⁸ *Your aiery buildeth in our aiery nest*, jeu de mots entre *aiery* (aire) et *aiery* (aérien).

l'air.

MARGUERITE. – Moi, je ne puis m'empêcher de croire qu'elles s'élèvent au ciel, et qu'elles y interrompent le doux sommeil de la miséricorde de Dieu. O Buckingham! prends garde à ce chien; sois sûr que quand il flatte c'est pour mordre, et que quand il mord, le venin de sa dent s'aigrit jusqu'à causer la mort. N'aie rien à démêler avec lui; prends garde à lui: le péché, le crime et l'enfer l'ont marqué de leur sceau, et tous leurs ministres l'entourent.

GLOCESTER. – Que dit-elle, milord Buckingham?

BUCKINGHAM. – Rien qui arrête mon attention, mon gracieux lord.

MARGUERITE. – Quoi! tu payes de mépris mes conseils bienveillants, et tu flattes le démon que je t'avertis d'éviter! Oh! ne manque pas de te le rappeler un jour, lorsqu'il brisera ton cœur d'amertume; et dis alors: l'infortunée Marguerite l'avait prédit. Vivez tous pour être les objets de sa haine, lui de la vôtre, et tous, tant que vous êtes, de celle de Dieu.

(Elle sort.)

BUCKINGHAM. – Mes cheveux se dressent d'entendre ses imprécations.

RIVERS. – Et les miens aussi: je m'étonne de ce qu'on la laisse en liberté.

GLOCESTER. – Je ne puis la blâmer. Par la sainte mère de

Dieu, elle a essuyé de trop cruels outrages, et je me repens, en mon particulier, du mal que je lui ai fait.

ÉLISABETH. – Je ne me rappelle pas, moi, lui avoir jamais fait aucun tort.

GLOCESTER. – Et cependant vous recueillez tout le profit de ses pertes. Moi, j'ai été trop ardent à servir les intérêts de quelqu'un qui est trop froid pour s'en souvenir encore. C'est comme Clarence: vraiment, il en est bien récompensé! Voilà, pour sa peine, qu'on l'a mis à engraisser sous le toit à porcs. Dieu veuille pardonner à ceux qui en sont la cause!

RIVERS. – C'est finir vertueusement et chrétiennement, que de prier pour ceux qui nous ont fait du mal.

GLOCESTER. – C'est toujours ma coutume, et je la crois sage (*à part*), car si j'avais maudit en ce moment, je me serais maudit moi-même.

(Entre Catesby.)

CATESBY. – Madame, Sa Majesté vous demande, (*à Richard*) ainsi que Votre Grâce; et vous aussi, mes nobles lords.

ÉLISABETH. – Catesby, je vous suis. – Lords, voulez-vous venir avec moi?

RIVERS. – Madame, nous allons accompagner Votre Majesté.

(Ils sortent tous, excepté Gloucester.)

GLOCESTER. – Je fais le mal, et je crie le premier. Toutes les méchancetés que j'ourdis en secret, je les fais peser sur le compte des autres. Clarence, que moi seul j'ai fait mettre à l'ombre, je le pleure devant quantité de pauvres oisons comme Stanley, Hastings, Buckingham; et je leur dis que c'est la reine et sa famille qui aigrissent le roi contre le duc mon frère: les en voilà tous persuadés; et ils m'excitent à me venger de Rivers, de Vaughan et de Grey; mais je leur réponds, avec un soupir accompagné d'un lambeau de l'Écriture, que Dieu nous ordonne de rendre le bien pour le mal: c'est ainsi que je couvre la nudité de ma scélératresse de quelque vain bout de phrase volé aux livres sacrés, et je parais un saint, précisément lorsque je joue le mieux le rôle du diable! – Mais, silence; voilà mes exécuteurs. (*Entrent deux assassins.*) Eh bien, mes braves, mes robustes et résolus compagnons, êtes-vous prêts à finir cette affaire?

PREMIER ASSASSIN. – Tout prêts, milord; et nous venons chercher un ordre qui nous autorise à pénétrer jusqu'aux lieux où il est.

GLOCESTER. – J'y ai bien pensé: je l'ai ici sur moi. (*Il leur donne l'ordre.*) Dès que vous aurez fini, réfugiez-vous à Crosby. Mais, messieurs, de la promptitude dans l'exécution, et soyez inexorables. Ne vous arrêtez point à l'entendre plaider; car Clarence parle bien, et peut-être finirait-il par exciter vos coeurs

à la pitié, si vous écoutiez ses discours.

SECOND ASSASSIN. – Allez, allez, milord, nous ne nous amuserons pas à babiller: les grands parleurs ne sont pas bons pour l'action. Soyez certain que nous allons agir du bras, et non pas de la langue.

GLOCESTER. – Oui, vos yeux pleurent des meules de moulin, quand les imbéciles versent des larmes. Vous me plaisez tout à fait, mes enfants. Sur-le-champ à l'ouvrage... Allez, allez, dépêchez.

PREMIER ASSASSIN. – Nous y allons, mon noble lord.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

A Londres. – Une chambre dans la Tour

Entrent **CLARENCE ET BRAKENBURY**

BRAKENBURY. – D'où vous vient aujourd'hui, milord, cet air si abattu?

CLARENCE. – Oh! j'ai passé une nuit déplorable, une nuit si pleine de songes effrayants et de fantômes hideux, qu'en vérité, comme je suis un fidèle chrétien, je ne voudrais pas en passer une autre semblable, dussé-je acheter à ce prix une éternité d'heureux jours! tant j'ai été pendant toute la soirée assiégé d'affreuses terreurs!

BRAKENBURY. – Quel était votre songe, milord? Je vous prie, racontez-le-moi.

CLARENCE. – Je me croyais échappé de la Tour et embarqué pour me rendre en Bourgogne, ayant mon frère de Gloucester avec moi. Il est venu me chercher dans mon cabinet, pour nous promener sur le tillac du vaisseau, d'où nous jetions nos regards sur l'Angleterre, et nous nous rappelions l'un l'autre mille mauvais moments que nous avons eus à passer pendant

les guerres d'York et de Lancastre. Tandis que nous arpentions le sol tremblant du tillac, j'ai cru voir Gloucester faire un faux pas; comme je voulais le retenir, il m'a poussé par-dessus le bord, dans les vagues amoncelées de l'Océan. O Dieu! qu'il m'a semblé que c'était une mort douloureuse que de se noyer! Quel vacarme effrayant des eaux dans mes oreilles! Sous combien de formes hideuses la mort s'offrit à mes yeux! Je m'imaginai voir les effroyables débris de mille naufrages, des milliers d'hommes que rongeaient les poissons, des lingots d'or, des ancres énormes, des monceaux de perles, des pierres inestimables, des bijoux sans prix semés au fond de la mer; quelques-uns dans des têtes de morts; et là, dans les ouvertures qu'avaient occupées les yeux, s'étaient introduites à leur place, comme par dérision, des pierres brillantes qui semblaient contempler avec ardeur le fond fangeux de l'abîme, et se rire des os des morts répandus de tous côtés.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.